Migration rurales-urbaines au Bangladesh : reproduction de l'inégalité sociale?

Autor(en): **Ribouleau, Annick**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Ethnologica Helvetica**

Band (Jahr): **7 (1983)**

PDF erstellt am: **27.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1007689

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Annick Ribouleau

Migrations rurales-urbaines au Bangladesh: Reproduction de l'inégalité sociale ?

Le Bangladesh est très certainement l'un des pays les moins urbanisés du monde. Les résultats du recensement publiés par le gouvernement en 1978, et dont les chiffres datent de 1974–1976, donnent une population de 78,7 millions d'habitants dont 8,78 % vivraient dans les villes. Cependant, Dacca, la capitale, compterait selon cette même source environ 2 millions d'habitants et l'ONU prétend que la marge de sous-estimation est de 19,3 %, ce qui porterait ce chiffre à plus de 2,5 millions. Mais là encore ce chiffre est très approximatif puisque la ville de Dacca voit, selon les statistiques, sa population augmenter de 10,9 % par an. Un fait est sûr, Dacca constitue dans le système urbain la ville la plus importante du pays et grandit plus rapidement que toutes les autres villes en raison de l'augmentation naturelle de la population urbaine, mais surtout de l'apport de population dû aux migrations internes et tout particulièrement de la campagne vers la ville de Dacca. La campagne bangladeshie se caractérise par une faible productivité agricolee, une densité de population en augmentation constante (selon les statistiques, environ 2,6 % par an) et par conséquent un rapport hommes / terres cultivables alarmant. Les ruraux ne possédant pas de terre représentent 38 % de la population rurale et, selon la Banque mondiale, plus de 48 % de la population rurale ne peut pas se nourrir de ses terres, d'où l'exode rural. Dans cet article nous n'aborderons pas le problème des migrations externes, car elles concernent d'une part les hindous qui pour des motifs politiques et religieux quittent le Bangladesh pour s'installer en Inde et d'autre part ceux qui partent pour l'Angleterre ou les pays arabes. Certes, ces migrations-ci relèvent des problèmes économiques du pays, mais le migrant qui s'expatrie ne vient pas directement de la campagne, il a séjourné au moins quelques mois en ville avant d'organiser son départ pour l'étranger qui constitue une deuxième étape de la migration. Il ne sera pas non plus question ici des migrations internes intra-rurales; car, s'il y a quelques années encore, le paysan sans terre se déplaçait de village en village pour s'engager comme travailleur agricole saisonnier, il ne peut plus le faire actuellement, la situation des villages voisins étant la même que dans le sien. Les migrations intra-rurales ne concernent plus que les femmes qui lors de leur mariage vont vivre dans le village de l'époux.

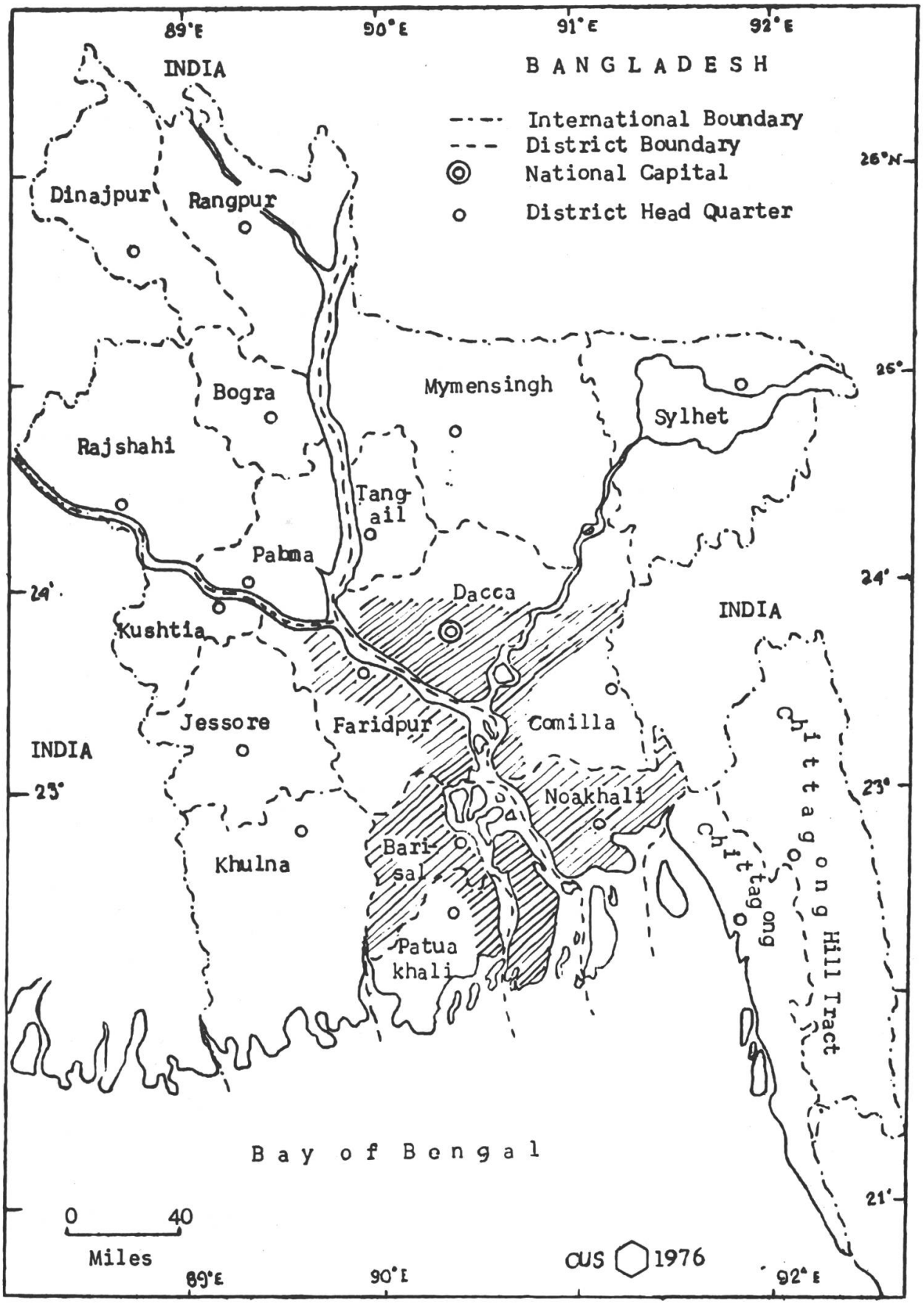
Cet article cherche à rendre compte des mouvements de population de la campagne vers la ville et tout spécialement vers la ville de Dacca. Basé sur du matériel recueilli lors d'une recherche de terrain (1978–1979) portant sur la structure socio-économique de la ville, le problème des migrations est abordé d'un point de vue urbain. Les fragments d'interviews sont extraits de discussions avec des migrants vivant à Dacca.

La ville de Dacca se caractérise par une structure dualiste, visible au niveau de l'espace par la présence d'une "ville nouvelle" et d'une "vieille ville", mais fonctionnant au niveau économique; la ville nouvelle est la capitale du pays et présente une économie "moderne" alors que la vieille ville est marquée par un secteur économique à petite échelle. La structure de la population diffère dans les deux "parties" de la ville. La vieille ville regroupe une population ancienne ayant toujours vécu à Dacca, artisans hindous, descendants des Moghols qui se considèrent comme les seuls habitants originels de Dacca, et une population récente formée de migrants. La ville nouvelle est, dans la structure même de sa population, de formation récente. La majorité des habitants du nouveau Dacca sont originaires de petites villes de province et installés à Dacca depuis 1971, date de l'indépendance du Bangladesh. Le reste de la population est composé de musulmans arrivés de Calcutta à cette date, de vieux habitants de Dacca de milieu aisé, qui ne supportaient plus les conditions de la vieille ville, et de migrants nouvellement arrivés.

Ces migrants de la nouvelle ville et de la vieille ville représentent le thème central de cet article. Nous chercherons à comprendre qui ils sont, quelles sont leurs origines, les raisons de leur migration vers la ville et leur position en milieu urbain.

1. Profils de migrants

Afin de poser nos hypothèses de travail, à savoir qui sont ces migrants, nous distinguerons deux catégories essentielles de migrants. Cette catégorisation est le résultat de centaines d'interviews effectuées à Dacca. Il y a, d'une part, *le migrant qui réussit à Dacca* et, d'autre part, *celui qui survit.* Le migrant qui réussit se rencontre avant tout dans la ville nouvelle, il est souvent originaire d'une famille aisée en milieu rural; par contre le migrant qui essaie de survivre en ville, se trouve dans la vieille ville et il est originaire d'une famille modeste ou pauvre en milieu rural.


89°E
90°E
91°E
92°E
BANGLADESH
INDIA
International Boundary
District Boundary
National Capital
District Head Quarter
26°N
Dinajpur
Rangpur
Bogra
Mymensingh
Sylhet
Rajshahi
Tang-
ail
Pabna
Dacca
24°
Kushtia
INDIA
Jessore
Faridpur
Comilla
INDIA
23°
Noakhali
Khulna
Bari-
sal
Chittagong
Chittagong Hill Tract
Patua
khali
Bay of Bengal
0
40
Miles
21°
CUS 1976

Homme jeune, possédant généralement une éducation scolaire de base, il émigre seul vers la ville mais en tant que membre d'une grande famille. En d'autres termes, il a le soutien moral et financier d'une famille aisée. Son père, propriétaire terrien, a déjà tenté sa chance en montant un petit commerce dans une ville de province et a fait fructifier ses affaires, ou bien il s'est enrichi et a pu ainsi offrir à son ou ses fils une éducation, planifiant ainsi son ou leur départ vers la ville. Ce jeune migrant se rend de préférence vers les zones urbaines les plus importantes, si possible à Dacca, car d'une part il n'a guère de chance d'améliorer réellement sa situation dans une ville de province, qui au Bangladesh, en dehors de postes dans l'administration, les écoles et les hôpitaux, n'offre guère de places de travail; d'autre part, il peut voyager plus loin sans problème financier, et surtout, la grande ville peut lui offrir ce qu'il cherche, c'est-à-dire améliorer sa situation personnelle et celle de sa famille aussi bien au niveau économique qu'éducatif, voire social. Il arrive en ville dans une situation favorable: l'argent et l'éducation qui lui permettent de se mettre en quête d'un travail lui assurant des revenus réguliers; il retrouve généralement dès son arrivée un cercle de relations ou de parents plus ou moins proches prêts à l'accueillir et à l'aider à pénétrer plus facilement dans un réseau de relations où ses chances de trouver un travail sont accrues. Même si sa première occupation ne correspond pas exactement à ce qu'il espérait, elle lui donne accès au milieu urbain et surtout aux mécanismes de relations nécessaires pour se faire sa place en ville. Préparé à la vie urbaine par ses relations et son éducation, ce migrant s'adapte relativement rapidement à son nouveau milieu. Attiré par les possibilités que lui offre la ville, il cherche à en profiter et à améliorer son niveau de vie. Dans la majorité des cas, il finit par s'installer définitivement en ville tout en maintenant ses liens au milieu rural par des envois d'argent, des visites régulières; il peut même introduire de nouvelles techniques d'agriculture, assurer l'éducation d'un autre membre de la famille en le faisant venir en ville et en s'occupant de lui.

Le cas de S... est à ce sujet assez représentatif:

S... est arrivé à Dacca, il y a cinq ans. Il possède actuellement un magasin de chaussures dans une rue commerçante de la nouvelle ville. Il est originaire du nord du pays, où sa famille a toujours possédé des terres. Avant l'indépendance du Bangladesh (1971), son père a monté une petite échoppe dans un bazar de Dinajpur (chef-lieu du district du même nom dont S... est originaire). Il est allé à l'école primaire ainsi que ses frères. Puis vers 14 ans, il a travaillé dans l'échoppe de son père qui l'a, selon ses propres mots, initié aux affaires. Sur une suggestion de son père, il a décidé de partir s'installer à Dacca. Ses frères préféraient rester à la campagne et s'occuper des terres. Son père lui a donné de l'argent et, à 18 ans, il est parti pour Dacca. A son

arrivée en ville, il est allé se présenter chez un ami de son père qui possédait un petit magasin de chaussures. Il vivait chez cet homme et apprenait le métier, c'est-à-dire cet homme le nourrissait en compensation de son travail dans le magasin. Trois ans plus tard, il a décidé de monter lui-même son magasin. Il y avait une boutique libre dans la même rue, mais il fallait payer 3000[1] takas pour le pas de porte. Son père lui a prêté cette somme qu'il doit rembourser au fur et à mesure mais sans intérêt. Son commerce marche bien, mais il veut faire des économies pour rembourser son père le plus rapidement possible et continuer ensuite à envoyer de l'argent au village. Puis il aimerait se marier et rester à Dacca tant qu'il pourra travailler. Afin de ne pas dépenser trop d'argent, il vit actuellement dans l'arrière-boutique, mais quand il sera marié, il espère avoir un appartement. Il aimerait que ses enfants aillent à l'école à Dacca et restent en ville, mais lui, il voudrait retourner vivre au village quand il sera vieux. Il va régulièrement au village, participe à toutes les fêtes, mais il aime vivre à Dacca. De temps en temps, il va au cinéma avec des amis.

Il aimerait que dans deux ans son neveu vienne travailler avec lui, mais auparavant celui-ci doit encore aller à l'école.

Le cas de S... est loin d'être unique. J'ai choisi ce court exemple car S... m'a longtemps parlé de ses rêves et j'ai pu connaître tous les détails de sa vie, mais son récit a été maintes fois "répété" lors d'interviews avec des migrants du nouveau Dacca. Afin de compléter le profil du migrant qui réussit, il est important de se pencher sur un cas où le migrant vient d'arriver dans la capitale.

J'ai rencontré H..., un très jeune homme, 15 jours après son arrivée à Dacca. H... vient du district de Rajshahi, au nord-ouest de Dacca. H... est originaire d'une famille relativement aisée d'un petit village. Son père, mort depuis quelques années, avait suffisamment de terres pour nourrir sa famille. Les quatre frères ont continué à cultiver la terre en commun et à habiter ensemble après la mort de leur père. Le frère aîné, qui comme tous avait reçu une éducation primaire complète, est parti travailler à Rajshahi comme employé de bureau. Puis après quelques années, il a été nommé à Dacca. Entretemps H... était devenu instituteur dans son village. Poussé par son frère aîné, il a décidé de partir pour Dacca. Tandis que les deux autres frères plus jeunes continuent de cultiver la terre, H... et son frère aîné travaillent à Dacca et envoient régulièrement de l'argent à leurs femmes, restées au village. Le frère aîné de H... est employé de bureau. Les deux frères habitent ensemble. H... n'a pas trouvé de place comme instituteur, mais grâce à son frère, il a trouvé du travail, le lendemain même de son arrivée, dans un magasin d'alimentation réservé à l'élite indigène et aux étrangers, ce qui lui a

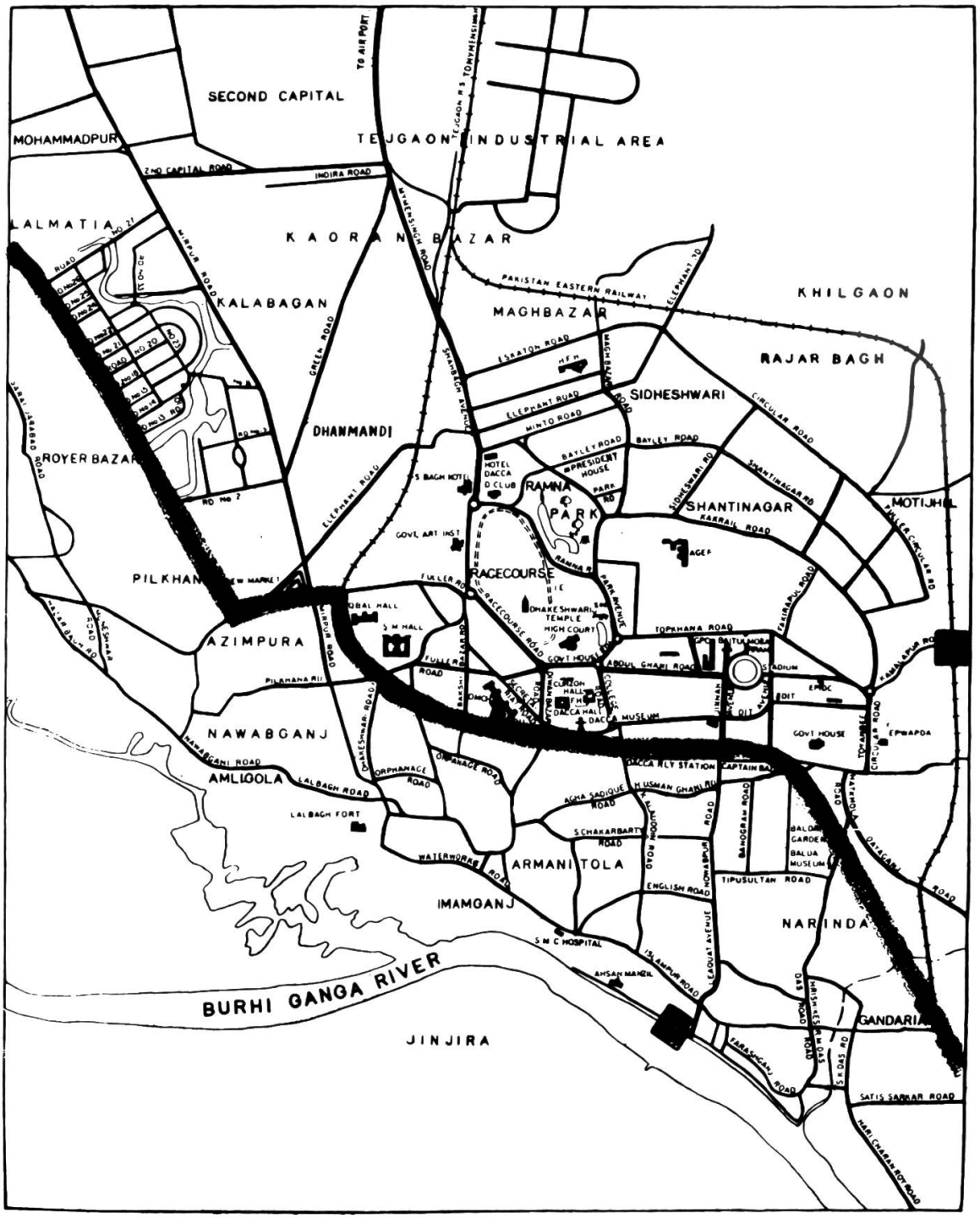
1 Le taka vaut environ 9 centimes suisses. Un kilo de riz coûte 7,50 à 8,50 takas.

permis de pénétrér facilement dans les mécanismes urbains. Effectivement, quelques mois plus tard, H... était un employé de bureau dans une organisation internationale et pensait faire venir sa femme et ses enfants à Dacca parce que c'est à Dacca qu'il veut vivre.

Le migrant de la vieille ville

La situation du migrant de la vieille ville est bien différente des cas ci-dessus. Originaire d'une famille modeste ou pauvre en milieu rural, ce migrant se déplace soit seul, s'il s'agit d'un homme jeune, soit accompagné de membres de sa famille, s'il s'agit alors de frères et de sœurs encore très jeunes avec éventuellement leur mère, – dans ce cas, le fils aîné a la responsabilité de la famille –, ou encore d'une veuve et de ses enfants, – c'est alors la mère qui a la responsabilité de la famille –, ou, très rarement d'un couple et de ses enfants, accompagné d'un vieillard. Généralement analphabètes, ils quittent le village car ils ne peuvent plus y assurer leur survie et sont souvent endettés. Ne pouvant pas payer des frais de voyage, ils se déplacent à pied, en bateau (le moyen de transport le moins cher au Bangladesh) ou en train employant toutes les ruses possibles pour ne pas payer de billet (voyager sur le toit du wagon, jouer les invalides, mendier, quitte à s'arrêter à chaque gare et reprendre le voyage un autre jour). Généralement, ces migrants n'entreprennent pas de longs déplacements et sont originaires des districts avoisinant celui de Dacca. S'il arrive en train, le migrant tente tout d'abord sa chance dans la nouvelle ville où la gare est située. Il s'installe dans un de ces *bastee,* bidonville, qui bordent la voie ferrée et se met en quête d'une occupation immédiate, car il doit se nourrir. Il offre sa force de travail où il peut. Très peu trouvent une place dans l'industrie, limitée et déjà surchargée de main d'œuvre non qualifiée. En outre, les migrants ne connaissent pas la ville et s'adressent à des employeurs rencontrés au hasard. Quelques-uns trouvent un emploi généralement sous-payé, dangereux ou considéré comme dégradant, dans la construction ou dans le secteur tertiaire, mais il faut souligner qu'à Dacca la plupart des bas emplois du secteur tertiaire ne se trouvent que par relation. Le migrant qui arrive dans la nouvelle ville est rapidement déçu; soumis à des contrôles réguliers de la police ou de l'armée, il est contraint de se diriger vers la vieille ville. Son sort est alors semblable à celui des migrants y arrivant directement par bateau: recherche quotidienne d'un travail, d'un abri, d'un peu de nourriture; ce n'est qu'avec le temps que ses chances de trouver un emploi dans la vieille ville augmenteront, c'est-à-dire que quand il connaîtra mieux le milieu de la vieille ville, il trouvera du travail dans le secteur à petite échelle qui, grâce à son élasticité et au fractionnement des occupations, absorbe une partie du chômage.

DACCA CITY


SECOND CAPITAL
MOHAMMADPUR
TEJGAON INDUSTRIAL AREA
LALMATIA
KAORAN BAZAR
KALABAGAN
MAGHBAZAR
KHILGAON
RAJAR BAGH
SIDHESHWARI
DHANMANDI
ROYER BAZAR
RAMNA PARK
SHANTINAGAR
MOTIJHEL
PILKHANA
RACECOURSE
AZIMPURA
NAWABGANJ
AMLIOOLA
ARMANI TOLA
IMAMGANJ
NARINDA
GANDARIA
BURHI GANGA RIVER
JINJIRA
SCALL
FEET 1000 0 1000 3000 5000 6000 FEET

Dans les cas ci-dessous, je ne mentionnerai pas les journaliers qui viennent grossir la vieille ville et dont la vie économique ne se réalise qu'en ville; en effet, ils ne peuvent pas être réelement considérés comme des migrants. Ils se déplacent chaque jour des villages voisins à Dacca, généralement pour vendre quelques produits du village, mais ne séjournent pas en ville. On peut les considérer comme des migrants potentiels. Le migrant de la vieille ville est avant tout un saisonnier ou un migrant définitif.

K... vend des bananes sur le trottoir. Il est originaire d'un village du district de Noakhali (à proximité de Dacca et défavorisé par les conditions climatiques). Sa femme et ses enfants vivent au village avec les familles de ses frères. Ses frères et lui-même possèdent des terres qu'ils cultivent en commun mais qui suffisent à peine à les faire vivre. Il y a quelques années, à la suite d'une mauvaise récolte, K... est venu à Dacca pour essayer de gagner un peu d'argent. A la recherche d'un travail (dans le vieux Dacca), il a rencontré un homme originaire du même village qui vendait des fruits dans la rue pour le compte d'un grossiste. Il a présenté K... à son patron qui a immédiatement confié à K... quelques bananes à vendre. K... est resté quelques mois à Dacca, dormant dans la rue pour épargner le plus d'argent possible, puis il est rentré au village avec son gain. Devant son succès, K... a décidé de revenir chaque année à Dacca entre les récoltes pour gagner un peu d'argent. Le même patron le reprend chaque fois. K... a l'impression d'aider sa famille, car, quand il est à Dacca, il y a une bouche de moins à nourrir au village et, de plus, il ramène de l'argent. Au village il a parlé de son patron et cinq hommes dans une situation semblable à la sienne sont venus le rejoindre. Ils ont trouvé une petite chambre qu'ils partagent. Il n'a pas l'intention de s'installer définitivement à Dacca, son seul but est de pouvoir vivre un peu mieux au village. Il aimerait trouver un travail mieux rémunéré à Dacca pour acheter un peu plus de terre.

La situation de K... décrit assez bien celle des saisonniers qui généralement ne sont pas entièrement dépourvus de moyens au village mais qui n'ont aucune marge en cas de mauvaise récolte. Généralement, les terres sont possédées en commun par plusieurs membres, souvent les frères, d'une même famille, et un ou deux partent travailler en ville entre les récoltes, à l'époque où leur présence n'est pas nécessaire au village. L'argent gagné par celui qui travaille en ville est destiné à la famille dans son entier, car elle nourrit en son absence sa femme et ses enfants. La migration saisonnière d'un ou plusieurs membres de la famille peut aussi viser à rembourser des dettes contractées par la famille. Généralement, le saisonnier garde, dans un cas comme dans l'autre, son statut de migrant périodique, même s'il émigre chaque année régulièrement pour quelques mois en ville, car il ne part que pour améliorer la situation de la famille au village. Il devient migrant définitif s'il trouve un travail régulier lui permettant de vivre aisément en ville et si, par surcroît, il n'est pas marié. Les chances de trouver un bon travail en ville

étant extrêmement réduites, il tend à retourner au village. Les migrations définitives sont celles des pauvres. Quelques cas nous permettent de comprendre leur situation:

Une fillette ramasse dans la rue, comme des centaines d'enfants à Dacca, des papiers et des détritus qu'elle met dans un sac de jute de 60 litres environ. Son père était conducteur de rickshaw, pousse-pousse, à la campagne. Il est mort dans un accident, il y a quelques mois. La fillette est partie avec ses frères, agés de 14, 12 et 10 ans, à Dacca. Ils n'ont pas de famille, leur mère est morte, il y a plusieurs années. Au village, ils ont un oncle qui ne peut pas les nourrir. Les frères ont essayé de trouver du travail à Dacca mais en vain. Tous les quatre remplissent ces sacs de jute qu'ils vont remettre le soir à un centre de triage d'objets à recycler. Ils reçoivent 2 takas par sac, mais ils ne peuvent pas en remplir plus d'un par jour, ce qui n'est pas assez pour se nourrir; ils vont quémander des restes dans de petits restaurants. Ils dorment dans la rue et, pendant la mousson, se réfugient la nuit à l'entrée d'un cinéma.

Une vieille femme, vendant du pétrole pour les lampes, est arrivée à Dacca, avant la Partition; elle a quitté son village proche de Vikrampur, non loin de Dacca, avec son mari et ses enfants, car ils n'avaient pas de terre. A l'époque, son mari avait pensé trouver du travail à Dacca, mais pendant plusieurs années elle a mendié pour nourrir ses enfants, alors que son mari trouvait du travail irrégulièrement. Son mari est mort il y a quelques années et ses fils ont travaillé; elle ne devait plus mendier. Puis ses fils sont partis et elle ne les a jamais revus. Elle ne sait pas où ils sont. Elle n'est jamais retournée au village, elle est restée à Dacca, et elle a cherché du travail. Chaque jour, elle va près du port acheter 2 litres de pétrole qu'elle revend ensuite en petites quantités avec un bénéfice de 3 à 4 takas au total. Elle remet 2 à 3 takas à une femme avec laquelle elle partage une hutte dans un *bastee.* Un des fils de cette femme travaille. Cette femme la nourrit, elle a ainsi un toit et, en quelque sorte, une famille.

Ces deux exemples évoquent l'état de dénuement dans lequel se trouve le migrant pauvre. Echapper à la misère en milieu rural en émigrant signifie retomber dans le cercle de la pauvreté urbaine et pourtant la ville semble représenter pour ces migrants l'unique chance de survie.

Un exemple plus détaillé devrait nous permettre de comprendre plus précisément les étapes du migrant pauvre en milieu urbain.

H... vit dans un bastee de la vieille ville et m'a raconté en détails pendant des semaines l'histoire de sa vie, ses aspirations et ses problèmes. J'en donne un résumé tout en essayant de rendre son point de vue.

H... est originaire d'un village du district de Faridpur à une journée de bateau environ de Dacca bien que ce district soit proche de Dacca.

"Nous vivions, mes parents, mes frères et sœurs dans un village, nous n'avions pas de terre, mon père travaillait comme ouvrier agricole mais il trouvait toujours du travail et nous mangions souvent deux fois par jour. Avant de venir en ville [H... était alors âgé d'une dizaine d'années], je travaillais aussi, surtout pendant la récolte du jute. Je gagnais environ 5 takas par jour. Mes frères et sœurs étaient heureux, ils jouaient toute la journée dans le village. Nous avions une petite hutte que mon père avait construite et le petit terrain sur lequel elle était construite nous appartenait. C'était tout ce que nous avions.

Pendant la guerre, mon père est parti et, un jour, un homme du village nous a dit qu'il était mort. Nous sommes quand même restés au village jusqu'à la fin de la guerre. Tous les jeunes travaillaient dans l'agriculture. Nous n'avions pas beaucoup à manger, mais même les riches avaient un peu moins. Les frères de mon père, qui habitaient dans le même village, n'avaient pas de terre et ma mère ne voulait pas vivre avec eux. A la fin de la guerre, mon père n'est pas revenu. Après la guerre, quelques hommes du village partirent travailler à Dacca. Ils racontaient qu'il y avait du travail à Dacca. Je voulais aussi partir, car, dans le village, nous n'avions rien, mais je ne pouvais pas laisser ma mère seule au village avec mes frères et sœurs et elle ne voulait pas vivre avec mon oncle et ne voulait pas retourner dans son village d'origine, car ses frères sont très pauvres. En été 1971, nous sommes partis à Dacca. Nous avons vendu notre hutte et avec l'argent nous avons acheté un peu de riz et payé le voyage. A cette époque, il y avait beaucoup de place entre l'université et New Market (dans la nouvelle ville). Quand nous sommes arrivés, nous avons cherché une place dans la vieille ville et nous n'avons rien trouvé. Quelqu'un nous a parlé de New Market et nous y sommes allés. La première nuit dans la vieille ville, nous avons dormi près du port, ma mère avait très peur et mes sœurs ont pleuré toute la nuit.

A New Market, j'ai construit une petite hutte où nous sommes restés longtemps jusqu'à ce que la police vienne et emmène tous les hommes qui étaient là et détruise tout. Ce jour-là, je travaillais et un de mes frères est venu me prévenir. Nous sommes tous partis vers la vieille ville.

Quand nous étions à New Market, ma mère est morte. J'étais seul avec mes frères et sœurs. Je pouvais nourrir ma famille car j'avais du travail. J'étais d'abord gardien de nuit d'un magasin de New Market; pendant la journée je restais avec ma famille. Puis j'ai vendu des *pan*[2] et des cigarettes, puis des *lunghi* [pagnes]. Nous avions toujours à manger. Je voulais devenir

2 Le *pan* est le "chewing gum asiatique", composé de noix de bétel et d'autres plantes telles que l'anis, le cumin, le tout enroulé dans une feuille de poivrier.

conducteur de rickshaw mais j'étais trop jeune et aucun propriétaire ne voulait me louer un rickshaw.

A la mort de ma mère, la plus âgée de mes sœurs [une dizaine d'années à l'arrivée à Dacca, 16 ans quand ils ont quitté New Market] faisait la cuisine, mes frères portaient des paquets à New Market et gagnaient un peu d'argent. Mes sœurs restaient toute la journée dans le bastee et ce n'était pas bien pour elles car il y avait trop d'hommes qui ne travaillaient pas. Ma sœur aînée ne pouvait pas se marier car il n'y aurait eu personne pour faire la cuisine, mon autre sœur était trop jeune.

En 1976, la police a tout détruit. La ville devait être propre! Nous sommes partis vers la vieille ville. Pendant un mois, nous avons cherché quelque chose. J'avais perdu mon travail à New Market, car je m'étais absenté pendant deux jours. J'ai cherché du travail dans la vieille ville. Là c'est plus facile car la police ne vient jamais. Un jour, en allant au port pour demander s'il y avait du travail, j'ai remarqué qu'on construisait des huttes. J'ai demandé s'il y avait une place pour ma famille. J'ai reçu une hutte et, le même jour, j'ai trouvé du travail. Je pouvais décharger les bateaux. Le travail était très dur mais je n'étais pas occupé toute la journée et je ne gagnais pas assez pour payer le loyer [en effet au Bangladesh, les bidonvilles sont souvent préparés par des propriétaires qui exigent un loyer]. J'ai cherché une autre place et j'ai trouvé ce restaurant. Je m'entends bien avec le propriétaire, car il vient aussi du district de Faridpur.

Ma sœur fait toujours la cuisine pour nous, mais je ne veux pas qu'elle reste dans le bastee. Les hommes se disputent tout le temps. Elle doit se marier mais en dehors du bastee. Elle ne doit pas continuer à vivre cette vie. Maintenant deux de mes frères travaillent, l'un vend des fruits dans la rue et gagne 5 à 8 takas par jour, l'autre travaille dans une petite fabrique de miroirs et gagne 3 takas par jour [ce frère a 12 ans]. Nous avons suffisamment pour manger et quelquefois je peux offrir un sari à ma sœur. Mais je ne veux pas rester là. J'aimerais devenir conducteur de rickshaw et avoir une maison. Pour avoir un rickshaw, on doit avoir des relations, on doit connaître quelqu'un pour être introduit auprès du propriétaire, puis après avoir parlé au propriétaire, on doit obtenir un permis et ensuite on peut avoir un rickshaw. C'est très difficile. Si j'étais conducteur de rickshaw, je pourrais gagner plus d'argent et ma sœur pourrait se marier.

Je ne veux pas retourner au village. Là-bas, je n'ai rien. En ville, je me sens mieux, bien-sûr il y a des problèmes, par exemple le loyer est trop cher, il n'y a pas de toilette, il n'y a rien pour les femmes, tout est sale, nous n'avons jamais la paix. Les gens du bastee sont méchants. La police, l'armée ne viennent jamais dans la vieille ville. Dommage, ils verraient comment nous vivons. Nous n'avons pas de place. Mais ici j'ai un travail; au village, je n'ai rien. Là je peux nourrir ma famille, mais au village je ne pourrais pas, il n'y a plus de travail. Je veux rester à Dacca."

La ville représente pour le migrant la seule issue de secours, mais sans formation, sans relation, sans ressources, non préparé à la vie urbaine, le villageois a bien du mal à trouver une place dans la structure socio-économique urbaine. Il est relégué dès le début dans les catégories socio-économiques inférieures et passe sa vie à essayer d'en sortir. Il échappe à la misère rurale pour retomber dans la misère urbaine. Les *bastee* présentent un mode de vie rural (huttes, bain dans la rivière, cuisine à l'extérieur) avec les désavantages de la vie urbaine (loyer) et sans offrir d'accès à l'infrastructure urbaine (hôpitaux, écoles, etc.); au contraire, les autorités urbaines ignorent les conditions de vie dans les *bastee* ou ferment les yeux.

2. Les facteurs de migrations

Généralement la littérature distingue les "pull factors", facteurs d'attirance exercés par la ville, et les "push factors", facteurs de rejet conduisant à l'exode rural et inhérents à la structure socio-économique rurale.

Dans le cas du migrant, issu de famille villageoise aisée, les pull factors semblent dominer: le paysan riche est attiré par la ville car il veut améliorer sa situation. Il émigre volontairement, car il veut bénéficier d'une meilleure éducation, faire l'apprentissage d'une profession non agricole, gagner de l'argent pour en investir dans ses propriétés ou pour améliorer son statut social et son mode de vie. La présence d'une partie de la famille en ville où elle semble avoir réussi, l'éducation qu'il a reçue et qui ne l'incite guère à rester à la campagne, les informations et l'image de la ville l'attirent vers ce monde moderne et le poussent à quitter la campagne. De plus, la ville, et tout particulièrement Dacca dans le cas du Bangladesh, monopolise les secteurs modernes de l'économie urbaine, voire nationale. Dans l'administration et la bureaucratie, les salaires sont plus élevés que ceux de postes équivalents dans les villes de province et surtout les possibilités d'ascension dans la hiérarchie socio-économique sont ouvertes à ceux qui ont une base financière et de l'instruction ainsi que les relations nécessaires. Mais cette base se construit en milieu rural et aux dépens du pauvre qui en conséquence est obligé d'émigrer. En effet, les raisons évoquées par les migrants pauvres représentent le pôle opposé d'un même mécanisme.

Le pauvre n'a plus de terre, ne trouve plus de travail à la campagne et a des dettes à rembourser. Ces "push factors" liés à la situation économique renvoient aux problèmes de l'économie bengalie. L'implantation de nouvelles cultures, de nouvelles variétés de riz, de programmes d'irrigation et même de coopératives dans le cadre de la Révolution verte a renforcé l'inégalité sociale dans les campagnes, car si bien souvent les programmes de développement contribuent à l'amélioration de la production agricole et au

renforcement de la position économique du paysan riche directement concerné par les progrès de l'agriculture et l'augmentation de la productivité, ils n'améliorent guère le sort du petit paysan. Le petit paysan qui continue à cultiver son petit lopin de terre est fortement concurrencé. Ou bien il n'a pas accès au programme, par manque d'information, ou bien il confie ses terres au programme général mais sans en retirer grand bénéfice, car celui-ci est proportionnel à la quantité de terre mise à disposition. Fréquemment, il préfère vendre sa terre; mais comme les programmes s'accompagnent de mécanisation, il ne trouve pas de place de travail. Pire encore, la redistribution des terres avec un plafond de 33 acres (un acre: 40,47 ares) n'a pas pu éliminer la concentration des terres dans les mains de riches paysans, car le système de prêt avec des taux d'intérêt élevés n'a pas été enrayé. Le paysan pauvre est le premier à s'endetter. Ne pouvant pas rembourser ses dettes, il remet sa terre au paysan riche. Le plafond de 33 acres est facilement modifié par les titres de propriété des membres d'une même famille. Certes un paysan riche n'en possède pas plus, mais chaque membre de sa famille en possède autant. Autre solution, le pauvre reste officiellement propriétaire de sa terre mais doit donner les fruits de sa récolte au créancier et ne peut plus vivre de sa terre.

Cette inégalité rurale est à la fois une des causes et une des conséquences essentielles des migrations: le paysan riche peut aller en ville grâce à ses moyens financiers accumulés à la campagne qui lui facilitent sa réussite urbaine. En retour, cette réussite socio-économique urbaine consolide sa position en milieu rural. Le pauvre est en revanche obligé d'émigrer parce qu'il a été le moyen qui a permis au paysan riche de s'enrichir. Le pauvre paie l'émigration du riche.

Certes, ce n'est pas la seule et unique raison des migrations rurales-urbaines mais elle est particulièrement présente au Bangladesh. A titre symbolique, j'aimerais citer un cas rencontré à Dacca, comme exemple de ce mécanisme.

Un paysan riche possède depuis deux ans une boutique de textiles à Dacca. Ses employés sont originaires du même village que lui. Les quatre employés sont des paysans sans terre qui avaient emprunté de l'argent chez son père. Ne pouvant être remboursé, le fils leur a proposé de venir travailler chez lui à Dacca. Depuis 2 ans, ils travaillent dans la boutique, y dorment, reçoivent un repas par jour et sont sous-payés. Le faible salaire qu'ils reçoivent suffit à peine à nourrir leurs familles restées au village, mais ils sont dépendants du propriétaire de la boutique et doivent travailler pour lui jusqu'à ce qu'ils aient remboursé leurs dettes.

Je distinguerai la décision individuelle d'émigrer qui ne concerne que le paysan riche, dont nous avons évoqué précédemment les raisons et les conditions, et les facteurs démographiques, les facteurs sociaux et les facteurs socio-économiques, tout en tenant compte du fait que ces facteurs sont liés.

La pression de la population sur les terres, le fractionnement dû aux règles d'héritage se combinent au chômage rural qu'ils provoquent pour contribuer à une augmentation continue des migrations. Les conditions climatiques et géomorphologiques du Bangladesh (sécheresse, inondations, changement de cours d'un fleuve, érosion et épuisement des terres) ne font qu'accentuer les problèmes de l'agriculture.

La structure sociale ne permettant pas à la femme musulmane de travailler hors du cadre domestique, une veuve, avec des enfants en bas âge et issue de famille pauvre, émigre vers la ville pour survivre. Ne trouvant pas de place comme employée de maison, il ne lui reste souvent que la prostitution. Mais là encore le système social est tributaire de l'inégalité socio-économique. La femme veuve de paysan riche a la ressource d'employer des travailleurs sur les terres de son mari ou de mettre les terres de son mari à la disposition d'autres membres de la famille qui en retour la nourriront. De plus, ses chances de remariage avec un paysan riche sont nettement plus élevées que celles d'une femme pauvre.

La tentative de la part du gouvernement bangali d'introduire de petites industries en milieu rural pour absorber le chômage rural, n'a pas suffisamment d'ampleur pour apporter un réel résultat. En outre les femmes employées dans l'industrie textile, particulièrement la filature, sont généralement des femmes ou des veuves hindoues, qui n'ont pas l'intention d'émigrer vers l'Inde, mais qui peuvent travailler hors de chez elles.

Quant aux villes de provinces, elles n'offrent pas les possibilités de la capitale et n'absorbent qu'une partie du chômage rural régional.

3. Migrations et urbanisation

L'augmentation naturelle de la population n'est pas la seule cause de l'accroissement urbain. Il n'existe pas de chiffre même approximatif sur les migrations à Dacca, d'autant plus que seuls les migrants officiels, ceux qui réussissent dans la ville moderne, sont enregistrés. Mais il suffit de se rendre à la gare ou au port de Dacca pour avoir une idée de l'ampleur des arrivées quotidiennes. J'ai eu l'occasion d'effectuer pendant un jour un petit recensement au port de Dacca et j'ai enregistré, en cette seule journée, l'arrivée de 800 personnes venant chercher fortune à Dacca. L'apport de population dû

aux mouvements migratoires de la campagne vers la ville semble être un facteur décisif dans la croissance urbaine, tout au moins en ce qui concerne Dacca.

L'attraction exercée par la ville est à rechercher dans sa structure socio-économique. Nous avons déjà mentionné la situation de la ville moderne; siège du gouvernement, de l'administration, de l'armée, de l'appareil judiciaire, bancaire et financier du pays, la nouvelle ville dispose d'un grand nombre de places dans l'administration et la bureaucratie. Les écoles, les universités, l'infrastructure médicale, autant de facteurs qui attirent le migrant voulant améliorer son mode de vie. Les infrastructures du pays, chemin de fer, routes, transports fluviaux convergent vers Dacca et facilitent l'arrivée des migrants vers la capitale. Les informations par la presse, la télévision, la radio, concourent certainement à faire de Dacca un pôle d'attraction. Mais plus importantes encore sont les fonctions proprement économiques de la nouvelle ville. Reliée à l'arrière-pays mais aussi à l'étranger, la nouvelle ville a pu développer son industrie, qui au Bangladesh se concentre à Dacca et à proximité (ville industrielle de Narayanganj à une dizaine de kilomètres de Dacca), et le commerce d'importation et d'exportation. Ces secteurs de l'économie ont eux aussi des places à offrir aux migrants quelque peu qualifiés. Non seulement la nouvelle ville dispose d'une économie moderne, mais sa population augmentant, son marché interne s'accroît, permettant ainsi aux migrants nantis d'un petit capital de trouver une place en ouvrant une boutique. Les mouvements de population aisée vers la nouvelle ville engendrent une extension du marché et des services, y attirant ainsi plus de migrants d'origine rurale aisée. Ce mécanisme se régénère lui-même. Les migrations de paysans aisés sont à la fois la cause et la conséquence de l'importance sans cesse accrue de la nouvelle ville de Dacca dans le système urbain et surtout dans le système socio-économique du pays. La macrocéphalie urbaine attire et se renforce.

La structure économique de la vieille ville joue aussi un rôle déterminant dans les processus de migrations, mais au niveau de la population pauvre. La structure économique de la vieille ville permet d'absorber en partie le chômage. En effet, par la présence du port fluvial, tous les produits de la campagne, avant tout textiles et alimentaires, arrivent dans la vieille ville où ils sont entreposés avant d'être redistribués vers la nouvelle ville. Ce commerce de gros de produits indigènes emploie une immense force de travail. La vieille ville ne disposant pas d'infrastructures modernes (routes où les camions peuvent passer, entrepôts correctement aménagés), les bateaux sont déchargés "à la main", puis la marchandise est transportée dans les entrepôts à dos d'homme, elle est stockée et surveillée par des gardiens jour et nuit, puis elle est transportée par des porteurs ou des rickshaws dans des entrepôts à la limite de la vieille et de la nouvelle ville où elle est chargée sur les camions. Le commerce de gros des produits indigènes étant concentré dans la

vieille ville fait appel à une force de travail importante et non qualifiée, fournissant ainsi du travail à des nombreux migrants.

Mais plus important encore est le secteur informel, secteur à petite échelle. Ce secteur pourrait être brièvement défini de la façon suivante; il comprend toutes les petites entreprises et activités employant moins de cinq personnes, où les conditions d'emploi sont informelles. En général, ces petites entreprises sont aux mains des membres d'une même famille; mais ce secteur n'étant guère mécanisé, les méthodes de travail font appel à une main-d'œuvre importante. Les connaissances techniques et opératoires sont apprises en dehors du système d'éducation formel, c'est-à-dire en travaillant dans le secteur informel. Le migrant sans aucune connaissance professionnelle de base peut ainsi apprendre un métier, tout d'abord en regardant les autres tout en effectuant certains travaux, comme nettoyer l'atelier, apporter de l'eau, chercher du matériel, etc.; puis après quelques années, il pourra sous la conduite du patron fabriquer quelques pièces avant d'être réellement productif. L'investissement de ces petits ateliers est faible; ils sont installés en plein air ou dans un local très simple. Les matières premières sont généralement des matériaux à recycler ou proviennent de ressources locales. Le secteur informel de la vieille ville de Dacca est particulièrement prospère et absorbe en partie le chômage en offrant des sous-occupations à grand nombre d'hommes sans travail. Certes le migrant nouvellement arrivé n'a guère de chance de trouver immédiatement une place dans ce secteur basé sur les relations personnelles, mais après quelques mois ou quelques années il a de fortes chances d'y trouver un emploi, car il est en fait confronté chaque jour avec ce secteur. Le secteur informel assure à Dacca le marché des produits de premier ordre, car il répond aux besoins de la population pauvre; il produit à la demande évitant ainsi les pertes, autorise le crédit personnel sans taux d'intérêt, propose les marchandises en petites quantités (une cigarette, un grain de raisin, etc.) sur lesquelles il réalise un bénéfice plus important.

Le pauvre peut s'acheter une poignée de riz, parce que cette petite quantité correspond à l'argent qu'il peut dépenser; le vendeur, lui, réalise un bénéfice proportionellement plus important que sur une plus grande quantité, et il est sûr de vendre rapidement sa marchandise sans qu'elle s'abîme.

N'étant par définition pas organisé, ce secteur divise les tâches à l'extrême: il vaut mieux avoir dix vendeurs proposant chacun trois oranges qu'un vendeur unique en proposant trente. Le bénéfice sera meilleur, selon le principe des petites quantités, et surtout dix vendeurs seront occupés. Les heures de travail étant extensibles, une seule personne peut cumuler plusieurs fonctions. Ces quelques brèves remarques sur le secteur informel nous permettent de comprendre pourquoi le migrant trouve toujours un moyen de survie dans le vieux Dacca même s'il s'agit d'une sous-occupation.

Certains artisanats sont par contre fermés aux migrants car ils sont réservés, dans le cas de Dacca, à des groupes attachés traditionnellement à ces professions. Par exemple les bijoutiers, les potiers, les travailleurs du cuir sont toujours des hindous.

La vieille ville reproduit aussi sa propre structure. Le secteur informel permettant de trouver un moyen de survie économique n'en finit pas de s'élargir et de diversifier sa production permettant ainsi à une partie de la population toujours plus importante d'en vivre.

Mais le lien que la vieille ville assure entre l'arrière-pays ou plus précisément le milieu rural et le milieu urbain semble être un facteur important pour comprendre pourquoi le migrant pauvre s'installe dans la vieille ville. Certes au niveau économique, la vieille ville sert de relais entre l'arrière-pays et la ville par le commerce de gros, mais les raisons d'attraction de la vieille ville sont à rechercher à un niveau plus quotidien. L'arrivée en masse des ruraux dans la vieille ville lui confère un mode de vie rural. Son infrastructure même totalement inadaptée aux besoins actuels renforce son aspect rural: une grande partie de la population prend son bain dans la rivière, les femmes cuisinent à l'extérieur de leurs huttes construites comme dans les villages, la population se déplace à pied ou en rickshaw, le voisinage est une unité sociale importante. L'entr'aide informelle se situe au niveau du voisinage, les femmes gardent les enfants de la voisine, font la cuisine pour ceux-ci, les fillettes vont chercher de l'eau ou des matières combustibles pour le feu; tous ces éléments de solidarité ont totalement disparu dans le nouveau Dacca. Par contre, les habitants du vieux Dacca, tout particulièrement les migrants, ne vont jamais à l'hôpital bien qu'il y en ait un dans le vieux Dacca, souvent par peur ou ignorance. Le manque d'accès aux services urbains est renforcé par l'indifférence des habitants du nouveau Dacca mais aussi des autorités urbaines envers la vieille ville. Cette indifférence qui permet aux migrants pauvres de s'installer à Dacca et d'y vivre comme bon leur semble ou comme ils peuvent, leur nuit. La vieille ville explose sous l'arrivée constante de migrants qui ne trouvent plus de terrain libre pour s'installer, les bastee sont surchargés, les pièces des maisons sont divisées et redivisées pour permettre à plusieurs familles d'avoir un toit, l'eau ne suffit pas, les habitants des bastee font la cuisine avec l'eau du fleuve et certains ont remis en état des bateaux échoués pour y vivre.

En guise de conclusion

Les migrations de la campagne vers la ville de Dacca semblent

1) renforcer le dualisme de la structure socio-économique urbaine
2) renforcer la position de ville macrocéphalique de Dacca dans la structure socio-économique du pays
3) reproduire l'inégalité sociale du milieu rural en milieu urbain.

Si la population ne cesse pas d'augmenter, les migrations rurales-urbaines se poursuivront et la disparité entre la ville et la campagne ne fera que se renforcer. Il semble que même si le gouvernement prend des mesures pour améliorer la production agricole, les paysans continueront à émigrer vers la ville. Dacca, pôle d'attraction principal, n'en finira pas de s'étendre. Seul un modèle d'urbanisation visant à une décentralisation en faveur des villes de province pourrait avoir une influence positive sur la relation Dacca-arrière pays, mais un tel programme exige une restructuration complète du pays et, à long terme, demande une analyse détaillée des ressources humaines, financières et naturelles du pays dans son entier, une étude des possibilités d'emplois ruraux et urbains, débouchant sur des mesures concrètes qui devraient tenir compte tout autant des problèmes démographiques, que des problèmes de la structure sociale, économique et politique.

Résumé

"Migrations rurales urbaines au Bangladesh: reproduction de l'inégalité sociale?" est le fruit d'un travail de recherche sur les problèmes urbains socio-économiques de la ville de Dacca, effectué en 1978–1979 et d'un voyage d'étude en 1982. Cet article examine avant tout les migrations de la campagne vers la ville de Dacca et s'interroge sur l'origine des migrants, leur adaptation à la vie économique urbaine d'une part, sur les mécanismes des migrations et les répercussions du processus de migration sur les migrants eux-mêmes et sur la ville d'autre part. Quelques cas concrets sont présentés, brièvement résumés.

Bibliographie

Bien qu'il n'y ait pas de références bibliographiques citées dans cet article, le lecteur pourra trouver quelques indications sur les migrations rurales-urbaines au Bangladesh dans les ouvrages suivants:

Chaudury, Rafiqul Huda

1978 Determinants and consequences of rural out migrations: evidence from some villages in Bangladesh.
In "Economic and Demographic Change: Issues for the 1980's", Conférence d'Helsinki.

Choguill, Charles L.

1980 Regional Influence upon Future Urban Development in Bangladesh.
Dacca: United Nations Development Programme in Bangladesh.

Census Commission

1980 Bangladesh Census of Population, Dacca.

Centre for Urban Studies, Departement of Geography, University of Dacca

1976 Squatters in Bangladesh Cities. Dacca.